

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMEN

DES

ARGUMENTS DE BELLARMIN

contre la Justification

par la Foi seule.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 27 Juillet, à 4 heures

PAR

ANTOINE-ALBERT VIGIER

MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1901

EXAMEN

DES

ARGUMENTS DE BELLARMIN

contre la Justification par la Foi seule.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

EXAMEN
DES
ARGUMENTS DE BELLARMIN
contre la Justification
par la Foi seule.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le 27 Juillet, à 4 heures

PAR

ANTOINE-ALBERT VIGIER



MONTBÉLIARD

IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1904

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. EUG. EHRHARDT, Président de la soutenance.	
MM. EUG. EHRHARDT,	}
JEAN RÉVILLE,	
BONET-MAURY,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

EXAMEN

des Arguments de Bellarmin

CONTRE

la Justification par la Foi seule

INTRODUCTION

On sait la place qu'occupe dans les églises issues de la grande réforme du XVI^me siècle, le dogme de la justification par la foi, que Calvin appelait « le principal article de la religion chrétienne. » Jamais catholiques et protestants ne sont parvenus à s'entendre sur cette question. Cela provient selon nous de ce fait que, pour comprendre ce principe, il faut déjà avoir fait certaines expériences personnelles, être affranchi d'une autorité arbitraire pour pouvoir interpréter et juger librement non d'après des traditions ou des formules dogmatiques, mais d'après

sa conscience, le témoignage de l'Esprit, et le vrai sens des écritures d'après la conception du Christ et des Apôtres.

Le cardinal Bellarmin l'un des plus grands théologiens de l'église romaine au XVI^e siècle et sans contredit le plus habile controversiste de cette époque, ne pouvait se désintéresser de ce problème qui, posé par le génie chrétien de Luther et de Calvin avait bouleversé l'église des papes pour replacer la conscience en face de l'Evangile authentique, primitif, l'Evangile de Jésus et de ses disciples.

Né en 1542 à Montepulciano (Toscane) et mort en 1621, Bellarmin venait ainsi peu après les grands réformateurs et le concile de Trente. Il entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, spécialement fondé par Ignace de Loyola pour combattre la réforme naissante. Envoyé à l'université de Louvain en 1569, il y fut chargé d'expliquer la somme théologique de saint Thomas d'Aquin et fit ainsi ses premières armes dans cette carrière de la théologie romano-scholastique où il devait plus tard s'illustrer comme controversiste pendant douze années dans ce fameux collège romain, fondé par Grégoire XIII, pour faire triompher l'œuvre de la *contre-réformation*. « Habile dans la discussion, versé dans les Pères, méthodique, il était mieux préparé que d'autres à traiter, au point de vue de son église, les questions débattues entre les catholiques et les protestants.

Partisan de l'ultramontanisme le plus absolu, il

composa plusieurs ouvrages pour faire triompher les doctrines romaines, mais le plus important est sans contredit celui qui porte le titre de : « *Disputationes de controversus fidei, adversus hujus temporis hæreticos* », résumé de son enseignement théologique au collège romain et publié en 1613.

Aux conceptions scripturaires des réformateurs sur la grâce, le libre arbitre, la justification par la foi et les bonnes œuvres, Bellarmin oppose les interprétations différentes sur les mêmes sujets, des Pères, de la tradition, du concile de Trente et des papes.

Il traite premièrement de la grâce et du libre arbitre qui sont, dit-il, les fondements de tout l'édifice à réparer. « Enlevez le libre arbitre et il n'y a rien à sauver, retranchez la grâce et personne ne pourra être sauvé », fait-il dire à saint Bernard ;

Ensuite de la réparation même par la grâce, c'est-à-dire de la justification des impies ;

Enfin des conséquences de la justification, qui sont les fruits et les bonnes œuvres des justifiés.

Bellarmin consacre six livres à la discussion de la grâce et du libre arbitre. Le premier a rapport aux différentes définitions et divisions de la grâce. Le second parle de la communication de la grâce et de la prédestination. Le troisième de la nature du libre arbitre. Les quatrième, cinquième et sixième livres traitent enfin des forces du libre arbitre et de la nécessité de la grâce successivement dans les actes du domaine naturel, moral et surnaturel.

En second lieu vient la justification que Bellarmin traite en trois points principaux :

- a) Des dispositions qui doivent précéder la justification,
- b) De la justification elle-même, et
- c) des œuvres qui doivent résulter de la justification.

Pour expliquer le premier point, Bellarmin pose deux questions principales et deux questions secondaires.

- a) Nature de la foi justificante.
- b) Est-ce que la foi seule justifie ?

Les deux questions secondaires sont les suivantes : La foi justificante peut-elle être séparée de la charité ; peut-elle être de quelque prix et de quelque mérite devant Dieu ?

Bellarmin passe ensuite à son deuxième point, c'est-à-dire à la : *nature de la justification*. Il déclare que sur ce sujet il pourrait poser une multitude de questions, mais que pour confondre les hérétiques il lui suffit d'en discuter quatre.

La première pour demander si la justice par laquelle nous sommes formellement justifiés, est inhérente ou imputative ?

L'autre, si cette justice inhérente est actuelle ou habituelle ?

La troisième, pour parler de la certitude de la grâce, de la rémission des péchés, et de la persévérance ;

La quatrième, de l'inégalité et de la mutabilité de la justice.

Bellarmin aborde ensuite son troisième argument général : *Des œuvres qui doivent être la conséquence de la justification.*

Pour établir ce point qu'il considère comme très important, il traite successivement : — de la nécessité des bonnes œuvres ; — de l'accomplissement de la loi ; — du mérite ; — du travail en vue d'une récompense ; — de la confiance dans les mérites ; — des conditions requises pour mériter ; — et enfin du mérite « *ex condigno* ».

Pour clore la discussion sur la rénovation de l'homme par la grâce, Bellarmin cite trois œuvres en particulier, fruits de la justification, savoir : la prière, le jeûne et l'aumône, et, pour en démontrer l'importance et la nécessité, il va chercher un passage du livre de Tobie au chapitre XII, où l'ange Raphaël déclare que la prière, l'aumône et le jeûne sont meilleurs que les trésors de l'or caché. Il a soin d'ajouter que ce livre n'est pas regardé comme canonique par les hérétiques, mais que cela n'y fait rien.

Telle est dans ses grandes lignes et ses principales divisions la marche suivie par Bellarmin pour discuter les principales controverses du temps sur la grâce, le libre arbitre, la justification par la foi et les bonnes œuvres.

Il formule assez bien les objections de ses adversaires, si bien même parfois qu'on lui a reproché d'éveiller des doutes dans la conscience de ses lecteurs catholiques.

Nous bornerons notre étude de la polémique de

Bellarmin contre le dogme central de la théologie des Réformateurs, à l'examen de la partie la plus importante de son argumentation : L'analyse critique des chapitres XII à XXV de son premier livre sur la justification, nous permettra de nous rendre compte de sa méthode et de ses principes dogmatiques et de les comparer à ceux des réformateurs.

Ces chapitres traitent uniquement cette question :
La foi seule peut-elle justifier le pécheur devant le tribunal de Dieu ?

ANALYSE DU CHAPITRE XII.

Le titre de ce chapitre est : « *An Sola fides justificet ?* », en ce sens que, nulle autre disposition à la justice ne serait nécessaire ?

Bellarmin essaie d'abord de mettre les réformateurs en désaccord et de les opposer les uns aux autres. Sur un seul point où ils se séparent des catholiques, dit-il, les réformateurs s'entendent à savoir que la foi seule justifie, mais sur trois autres points, il sont divisés.

a) D'abord sur le mode suivant lequel la foi justifie. Luther ferait de la foi *la cause* de la justification, car il a écrit : « *Fides est formalis justitia ; propter quam homo justificatur, non propter caritatem.* » Tandis que presque tous les autres hérétiques disent que l'homme est justifié par la grâce de Dieu reçue par la foi. Le pécheur justifié par la

foi, c'est le pauvre dont la main reçoit l'aumône du riche. La main qui reçoit l'aumône n'est pas l'aumône, ni la cause de l'aumône; elle n'a aucun mérite dans l'obtention de l'aumône, mais sans elle l'aumône ne pourrait être reçue. C'est l'explication de Ph. Mélanchthon dans ses *Loci communes*; de Chemnitz dans son examen du concile de Trente; de Calvin dans son antidote du Concile. Et Bellarmin conclut triomphalement que les Luthériens qui se vantent de tout attribuer à la foi seule, en réalité, ne lui attribuent absolument rien et la méprisent entièrement.

b) En second lieu, s'ils s'accordent à reconnaître que l'espérance, l'amour, la pénitence, etc, ne sont pas la cause de la justification, quelques-uns estiment la présence de ces vertus nécessaires soit comme *signes* de la vraie foi, soit pour d'autres (?) causes.

Ainsi Mélanchthon dans ses *Loci Communes*, Calvin, Chemnitz. — Calvin comparait la foi et les œuvres à la chaleur du soleil toujours accompagnée de lumière. Tandis que les Luthériens extrêmes et Luther lui-même repousseraient non seulement le *mérite* mais même la *présence* des vertus. Car Luther a dit : « la foi justifie sans et avant l'amour », dans son commentaire sur les Galates, et au tome 1^{er} de ses œuvres : « la foi, si elle n'est pas dégagée des œuvres même des plus petites, ne justifie pas, bien plus elle n'est pas la foi. »

c) Enfin, tandis que les uns sacrifieraient volontiers le mot « sola » dans un motif de paix, les

autres combattraient jusqu'à la mort pour le maintenir.

Mais ces disputes entre hérétiques ne l'intéressent guère et Bellarmin en arrive à la grande question sur laquelle se séparent les catholiques et leurs adversaires.

Les adversaires enseignent la justification par la foi seule ; les catholiques et en particulier le Concile de Trente comptent sept « actus », par lesquels on arrive à la justice : la foi, la crainte, l'espérance, l'amour, la pénitence, les sacrements et l'observation des commandements de Dieu. Et il va démontrer la vérité de la doctrine catholique avec l'aide de Dieu, dit-il.

ANALYSE DU CHAPITRE XIII

Il aura *cinq* arguments principaux :

Voici le premier : l'Écriture et les Pères attribuent la force de justifier non seulement à la foi, mais encore à l'espérance, à la crainte, à un commencement d'amour de Dieu, etc., etc.

D'après le Concile de Trente, la foi serait le

commencement, le fondement et la racine de toute justification (Sess. VI, 8) et grande est l'impudence des adversaires qui blâment le Concile de ne pas accorder davantage à la foi, lorsque eux-mêmes font de leur foi justifiante un mot sans réalité !...

La foi est le commencement de la justification. « Or, sans la foi, il est impossible de lui être agréable, car il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est et qu'il récompense ceux qui le cherchent » (Héb. XI, 6), « car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé » (Rom. X, 13), « tous ceux qui le reçoivent, il leur donne pouvoir d'être faits fils de Dieu » (Jean I, 12), d'être faits, de devenir si... ils espèrent, aiment...

Clément d'Alexandrie : « la foi est la première inclination au salut, puis viennent la crainte, l'espérance, la pénitence ».

Cyrille d'Alexandrie compare la foi à un œil, à une lampe pour trouver le chemin du salut.

Eusèbe appelle la foi la lumière de l'âme, l'« *ostium* » de la vie, le fondement du salut.

Chrysostôme appelle la foi « *originem justiciæ* ».

Cyrille de Jérusalem l'appelle la porte et le chemin de la vie.

Ambroise, Jérôme, Augustin, sont souvent cités. Les principales citations sont les suivantes : d'Augustin « par la loi, la connaissance du péché ; par la foi « l'*impetratio gratiæ* », par la grâce la santé de l'âme » et encore : « le fondement de la maison c'est la foi en Dieu, les murs sont l'espérance, et le couronnement l'amour ». De cette dernière citation

d'Augustin, Bellarmin conclut : on voit que sans l'espérance et l'amour l'édifice n'est pas achevé.

Il oublie que les protestants n'ont jamais dit le contraire.

Si *Prosper* dit : « la foi est le fondement de la justice que nulle bonne œuvre ne précède mais d'où elles procèdent toutes », et encore : « la foi est le fondement de toutes les vertus ». Les réformateurs auraient signé ces déclarations des deux mains, tout comme la suivante que Bellarmin cite encore de Grégoire le Grand : « Si la foi ne naît pas tout d'abord dans notre cœur, tout le reste ne peut être bon ». Et il ajoute très bien : « On peut croire ce qu'on n'espère ni n'aime ; on ne peut espérer ou aimer ce qu'on ne croit pas ; le fondement de l'espérance et de l'amour, c'est la foi ; le fondement de la foi, ce n'est ni l'espérance ni l'amour. Dans les maladies le commencement du salut c'est de se croire malade, et d'avoir foi au médecin ; cependant cette foi seule n'est pas la santé parfaite . »

Sans doute puisqu'elle la demande et est seule capable de l'obtenir, c'est tout ce que nous soutenons.

Mais c'est là ce que Bellarmin ne veut pas reconnaître.

Pour lui la *crainte* concourt à la justification *presque* de la même manière que la foi. Ce presque (*fere*) est très significatif. Pour le prouver il cite l'Ecclésiaste, les Psaumes, les Proverbes où la crainte de Dieu est le *commencement* de la sagesse qu'il identifie avec la justification parfaite.

Comme la foi, la crainte nous rapproche (!) de Dieu, dit-il, Jonas et les Ninivites.

Oui, à condition que cette crainte renferme un élément de foi, de confiance.

La crainte seule nous éloignerait de Dieu et nous plongerait encore plus dans le mal !

Cette remarque s'applique aussi au texte Prov. XIV, 27 : la *crainte* de l'Eternel est une source de vie que Bellarmin oppose au texte d'Habacuc, II, 4 : le juste vivra par la foi. Les Pères viennent naturellement à la rescousse.

Augustin est chargé de démontrer l'utilité de la crainte de Dieu dont jamais personne n'a douté : il s'agit de savoir si elle justifie et nous le nions. Et quand Bellarmin conclut sur ce point : la nature de la crainte c'est de fuir le mal et de *chercher* un remède, nous ajouterons : ce remède ce n'est pas la crainte qui le trouve, c'est la foi.

Dans un grand danger, tous pensent à Dieu. Il ne justifie et ne sauve pas tous ceux qui ont peur mais seulement ceux qui croient, les autres meurent désespérés.

Bellarmin montre ensuite fort justement que l'espérance naît de la foi au Dieu clément qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie, qui a envoyé son fils sur la terre et est prêt à faire grâce aux pécheurs à cause des mérites de son fils s'ils veulent se repentir et revenir à lui de tout leur cœur.

Mais cette espérance il ne faut pas la séparer de

la foi, elle en est un élément essentiel ; qu'est-ce qu'une foi qui n'espère pas ? c'est presque une contradiction dans les termes.

Les réformateurs n'ont-ils pas rapproché souvent la foi de la confiance, si souvent qu'on leur a reproché de les confondre ?

Aussi toutes les citations des Pères ne prouvent-elles rien contre le dogme qui nous occupe. Et toute la controverse sur notre dogme ne vient-elle pas de ce que les catholiques refusent de donner au mot foi son sens plein et entier ?

Il en est de l'amour comme de l'espérance : ils sortent de la foi parce qu'ils en sont partie intégrante, la foi étant le germe vivant d'où sortira toute la vie chrétienne.

C'est pourquoi Jésus a dit : ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé ; et Paul : « la foi agissante par la charité » ; si Jacques dit : « la foi sans les œuvres est morte », c'est de la foi dans le sens catholique qu'il entend parler puisqu'elle contient toutes les promesses d'une riche moisson.

Si on lui oppose le texte de Jean : « Dieu nous a aimés avant que nous l'aimions ». De Paul : « personne n'aime Dieu sans avoir en lui son esprit »,

Il répond : Dieu ne justifie pas quelqu'un parce qu'il l'aime, il commence par l'appeler à la foi, puis il lui inspire l'espérance, la crainte, l'amour, et ce n'est qu'alors qu'il le justifie. Alors nous ne saurons

jamais si nous sommes justifiés, et nous sommes condamnés au désespoir.

Il prétend contrairement au second texte qu'un certain amour « *imperfecta et inchoata* » peut exister sans le Saint-Esprit. Le malheur est que le texte n'en dit rien et pour cause.

Il faut raisonner de même pour la repentance et la résolution d'observer les commandements.

Quant aux sacrements, on ne voit pas ce qu'ils ont à faire dans les textes cités : « Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu », et « ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis », etc... car les péchés seront remis au *croquant*, et on naît d'eau et d'esprit précisément *par la foi*.

ANALYSE DU CHAPITRE XIV

Voici le second argument principal de notre auteur : *la foi séparée de l'espérance et de l'amour ne justifie pas*.

Si toute la force justifiante était dans la foi seule, de telle sorte que les autres vertus, même présentes ne concourussent nullement à la justification, la foi justifierait en leur absence comme en leur présence.

Si elle ne peut justifier en leur absence, la force justifiante n'est pas dans la foi seule, mais partie en elle, partie en d'autres. Si la foi séparée des autres vertus pouvait justifier, elle le pourrait aussi malgré les vices opposés à ces vertus !

La réponse à cet argument est contenu dans les écrits des Réformateurs. Bellarmin admet une chose impossible, à savoir l'existence de la foi seule.

Luther s'exprime ainsi dans son commentaire sur la Genèse au ch. XV : « les vertus sont des dons de Dieu ; sans elles la foi n'existe pas. Mais supposons plusieurs graines, j'en veux pas savoir lesquelles sont unies, je veux savoir la vertu propre de chacune. Eh bien la foi seule saisit le pardon, elle tend la main vers Dieu qui a fait les promesses », et ailleurs dans le même commentaire : « nous savons que la foi n'est jamais seule, mais il ne faut pas la confondre avec le reste, ni attribuer à d'autres ce qui lui appartient. »

Et Calvin dit dans son antidote du Concile au Canon 11^e session, 6 : « Seule la foi justifie, cependant la foi qui justifie n'est pas seule. Seule la chaleur du soleil chauffe la terre, mais la chaleur ne va pas sans la lumière. »

Mélancthon dans les Loci, dans l'Apologie.

Chemnitz dans l'examen du Concile de Trente, et d'autres tiennent le même langage.

Mais Bellarmin attaque cette réponse par quatre arguments :

1^o Le patriarche des novateurs, Luther, a dit dans son commentaire sur les Galates et dans ses contro-

versés : « la foi justifie sans et avant la charité ! » — « La foi, à moins qu'elle ne soit dégagée de toute espèce d'œuvre, ne justifie pas et même n'est plus la foi ». Bellarmin a soin de ne pas indiquer la source de ce dernier texte. Il l'attribue vaguement aux controverses de Luther.

Calvin, le prophète de Genève, dans son antidote du Concile a admis une graine de vraie foi même chez ceux qui ont commis un péché mortel. Donc elle peut selon lui exister seule.

Il est facile de montrer qu'il n'y a aucune contradiction entre ces diverses citations de Luther et de Calvin et celles que nous avons produites plus haut.

2° Admettons que la foi ne soit jamais seule, si pourtant elle l'était, elle devrait justifier, comme la chaleur du soleil chaufferait le terre même si elle ne l'éclairait pas.

3° S'il était vrai que la foi ne fût jamais seule comme l'enseignent les adversaires mais produisit, tel un bon arbre, de bons fruits, l'amour et les autres vertus, la foi existerait avant l'amour et toutes les autres vertus ; la cause existe avant l'effet et peut être saisie sans l'effet.

Donc la foi justifierait, puis produirait les vertus, de sorte que l'homme pourrait être à la fois juste et injuste, justifié et scélérat, vivant et mort, puisque le juste vit par la foi et que cependant celui qui n'aime pas demeure *dans la mort*.

4° Enfin il est faux que la foi vraie ne puisse exister sans les autres vertus et en compagnie des

péchés et ses vices. Ceci est l'objet du chapitre suivant.

ANALYSE DU CHAPITRE XV

1^o Argument : Jean XII, 42, dit : « Plusieurs des chefs crurent en lui sans le confesser ; car ils aimaient mieux la gloire des hommes que la gloire de Dieu. » Donc l'évangéliste croit à une foi sans amour.

Oui, mais ce n'est pas celle qui justifie répondent les réformateurs, c'est une certaine idée imparfaite du Christ.

Scandalisé de cette réponse, Bellarmin s'écrie : « S'il est permis d'interpréter ainsi les Ecritures on ne pourra plus rien prouver ! » Il voudrait que le mot *credere* ait toujours le même sens. Cette hypothèse est démentie par les textes.

Autre texte allégué par Bellarmin : I Corinth. XIII, 2. « Si j'avais toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, sans la charité je ne suis rien. »

Nous répondons : l'apôtre raisonne *par impossible* pour montrer la nécessité de l'amour, — ou encore l'apôtre parle d'une foi qui n'est pas la vraie ; d'une foi qui peut transporter les montagnes comme

Jésus-Christ a dit : Matth. VII, 22, que certains prophétiseront, chasseront les démons, feront des miracles en son nom, auxquels il dira : je ne vous ai jamais connus !

Bellarmin s'appuie surtout sur l'épître de Jacques — mais aussitôt Calvin se dresse : « Jacques ne parle pas de la vraie foi mais d'une ombre de foi, d'une vaine connaissance des articles de foi ! »

« Pas du tout affirme Bellarmin il s'agit de la vraie foi, ainsi l'ont compris tous les Pères. »

Calvin répond aux Pères dans son livre troisième de l'Institution chrétienne.

a) Jacques dit : « que sert-il à quelqu'un de *dire qu'il a* la foi », — et non *d'avoir* la foi.

b) Jacques parle de la foi en Dieu « tu crois qu'il y a un seul Dieu », non de la foi de bienveillance qui seul justifie.

c) Il compare la foi sans les œuvres à la foi des démons qui n'ont certainement pas la foi justificante.

d) Il dit que la foi sans les œuvres est morte, c'est-à-dire qu'elle n'existe pas.

Bellarmin répond sans répondre.

Voici enfin les textes sur la coexistence des bons et des méchants dans l'Eglise.

La réponse est fort simple : « les méchants n'ont pas la vraie foi, ils ont une foi historique, la connaissance des formules. » Mais pour Bellarmin rien ne prouve que cette foi là ne soit pas la vraie !!!

L'invité qui n'a pas revêtu l'habit de nocce est condamné à cause de cela, et l'habit signifie, d'après les Pères, la charité.

Reste à savoir si les Pères ne se sont pas trompés. — De même l'huile des vierges folles est-ce les œuvres de miséricorde ? C'est plus que douteux. De même de ce que l'incestueux des Corinthiens, Ananias et Saphira, etc., sont punis à cause de leurs péchés sans que leur foi fût mise en doute, il n'en faut pas conclure avec Bellarmin que ces deux personnages bibliques avaient la vraie foi.

Après ces quatre arguments scripturaires, Bellarmin invoque la psychologie. La foi est *in intellectu* l'amour est *in voluntate*, la foi regarde la vérité, l'amour regarde le souverain bien. Donc aucun rapport, et par conséquent séparation possible.

Ah ! cette psychologie des chambres séparées dans l'âme humaine, et cette foi intellectuelle ! Que de mal n'a-t-elle pas fait !

Un sixième argument est tiré de la logique. Les réformateurs disent : la justification dépend de la foi seule parce que si elle dépendait d'autre chose, personne ne serait certain de sa justification, or, la justification est dans cette certitude.

Mais, dit Bellarmin, si la foi est nécessairement jointe à l'amour et à toutes les vertus, la justification dépend du *tout* et elle est incertaine et impossible !

Le septième argument peut se résumer ainsi : Jamais cette absurdité n'a pu venir à l'esprit des anciens Pères, que la foi ne peut exister sans la charité.

Enfin, Bellarmin répond à six arguments de Chemnitz et autres, ou plutôt à des textes de l'Écriture. I Thimoth. V, 8. « Si quelqu'un n'a pas soin

des siens et principalement de ceux de sa famille, il a renié la foi et il est pire qu'un infidèle » ; — Jean VI, 64. « Mais il y en a quelques-uns parmi vous qui ne croient pas. Car Jésus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et quel était celui qui le trahirait » ; — I Jean II, 4. « Celui qui dit : Je l'ai connu, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est point en lui. » ; — I Jean V. « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu » ; Jacques, « La foi sans les œuvres est morte. » — Habacuc II, 4. « Le juste vit de la foi. »

ANALYSE DU CHAPITRE XVI

Avec ce chapitre nous abordons le troisième argument principal qui est la *remotio* des raisons qui prouveraient la justification par la foi seule.

Il en existe trois :

- a) L'autorité de la parole de Dieu ;
- b) La volonté du Dieu qui justifie ;
- c) La nature de la foi qui seule saisit et fait nôtre, la justification.

Suivons Bellarmin dans l'examen de ces trois arguments ;

a) Les hérétiques qui aiment tant à en appeler à la parole de Dieu n'ont pu trouver dans l'Ecriture ce mot de *seule* appliqué à la foi justifiante. Luther l'a bien glissé dans Romains III, au mépris de tous les manuscrits, et quand on le lui a reproché, il a répondu « avec sa modestie accoutumée : *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.* » Ils disent bien que si le mot n'y est pas, la chose qu'il représente y est. Romains III, 27. « Car nous estimons que l'homme est justifié par la foi ; sans les œuvres de la loi. » Mais dit Bellarmin, « sans les œuvres de la loi » n'exclut pas toute espèce d'œuvres « parce que la foi elle-même est une œuvre. » Et il le prouve par ce texte de Jean VI, 27 : « Que ferons-nous pour faire l'œuvre de Dieu ? — L'œuvre de Dieu c'est que vous croyez à celui qu'il a envoyé. »

Mais cette œuvre est « l'œuvre de Dieu » et non de l'homme, œuvre de Dieu dont toutes les autres naissent ; et d'ailleurs même si on pouvait l'appeler une œuvre de l'homme le texte voudrait dire simplement « par la foi sans les œuvres » *autres qu'elle-même.*

b) La seconde raison n'a pas grand poids puisque les hérétiques nient que Dieu nous justifie à cause du *mérite* ou de la *vertu* de notre foi : Du reste Dieu demande souvent dans l'Ecriture d'autres *conditions* : la pénitence, les sacrements, etc. — Ezéch. XVIII, 21 ; Luc, XIII, 5 ; Jean III, 3.

c) Reste la troisième raison qui est, selon Bellarmin, le grand cheval de bataille des hérétiques. Il n'est pas dit, objecte notre auteur, que la foi *saisit*

proprement la justification. Car saisir en parlant de l'intelligence signifie connaître. Et la foi c'est plus que connaître, c'est *juger* une chose vraie.

Jamais Bellarmin ne comprendra que la foi vraie n'est pas du domaine de l'intelligence.

Si on entend par la foi, continue notre controverse, la *confiance* ; se confier n'est pas saisir, c'est adhérer à ce qu'on a déjà saisi. Et si même la foi *saisissait*, on peut en dire autant de l'amour qui saisit l'objet aimé.

Oui, répondons-nous, mais cet amour saisit-il la justification ? Si oui, c'est un autre nom de ce que nous appelons la foi.

Bellarmin fait remarquer ensuite que la foi ne justifie pas seule puisque les *sacrements* nous appliquent les promesses.

Il se représente les sacrements comme une main donnant les promesses ; la foi étant la main qui les reçoit. Cette image est empruntée aux réformateurs. Ils ne la renieraient pas. Ils ont eu du reste bien raison d'ajouter qu'en un sens les sacrements ne justifiaient pas, car Dieu a d'autres moyens d'apporter sa grâce à qui croit en lui. On peut se passer du sacrement on ne peut se passer de la foi !

Les réformateurs, dit Bellarmin ont dit aussi que les œuvres étaient exclues en tant que méritoires seulement, mais alors elles ne sont pas exclues. Si parce que en dehors du mérite, rien en elles ne les rend aptes à *saisir* la justification ; il en est tout autrement de la foi.

Bellarmin trouve que c'est là le point culminant

de la théorie protestante, mais il le réfute parce que, comme il a dit plus haut, l'acte de foi est un *judicium*, un acte intellectuel ; et si la foi est la *confidence*, eh bien, l'amour a les mêmes vertus.

ANALYSE DU CHAPITRE XVII

Nous en arrivons au quatrième argument principal, tiré du mode suivant lequel la foi justifie.

Si les adversaires attribuent la justification à la foi seule, c'est qu'ils estiment que la foi justifie non comme cause ou comme dignité ou comme mérite mais seulement *relativement* parce qu'elle accepte ce que Dieu offre. S'ils pouvaient être persuadés que la foi justifie parce qu'elle obtient, mérite et commence la justification, ils ne nieraient plus que cela est aussi du ressort de l'amour, de la repentance et des bonnes œuvres en général.

Il va donc prouver que la foi n'est pas une simple et nue prise de possession de la justice, mais qu'elle en est la *cause* et qu'elle a *la force de justifier*.

Cette conclusion ressortira d'abord des témoignages qui enseignent que la foi est la cause de la justification, — ensuite de ceux qui prouvent que la justice est *inchoari* par la foi ; — et enfin de ceux

qui démontrent que par la foi nous plaisons à Dieu et nous *méritons* la justice.

a) Les prépositions *per* et *ex* indiquent la cause efficiente : Car lorsque l'apôtre dit que l'homme n'est pas justifié par les œuvres il veut dire que les œuvres ne sont pas la cause de la justice, ce qui serait tout à fait inepte, comme si l'on disait : l'aumône est saisie par la main, non par le pied.

Mais reprend Bellarmin, ceux que vise l'apôtre ne pensaient pas saisir la justice par leurs œuvres comme avec une main, ils croyaient par l'observation de la loi, mériter la justification.

Sans doute, mais l'apôtre leur indiquait le seul moyen d'arriver à la justification, la foi, et il faudrait prouver qu'il entendait la foi dans le sens d'œuvre méritoire alors qu'il dit en même temps : nous sommes justifiés *gratuitement* par la grâce de Dieu. Evidemment la foi n'est que le moyen de saisir la grâce, moyen qui est d'ailleurs lui aussi un don de Dieu qui ne nous confère aucun mérite. Jamais on ne fera sortir de deux pauvres petites prépositions une doctrine impliquant le mérite. Sans doute la foi est une cause, la cause des bonnes œuvres, elle n'est pas la cause productrice de la justification. Les exemples de David, Abel, Noé, Abraham ne prouvent pas davantage, même cités par Bellarmin. De ce que la foi produit les unes, il ne faut pas conclure qu'elle produit l'autre, qui n'a rien de commun avec elles : un arbre bon ou mauvais produit des feuilles ; il ne produit de bons fruits que si le jardinier ente cet arbre et l'arbre n'a aucun

mérite à se laisser enter ; de même l'homme ne saurait se vanter d'avoir été justifié.

b) La foi véritable c'est la justice même ; Rom. IV, 5 « *reputatur fides ad justitiam* » — Corinth. III, 11. « Le fondement de l'édifice c'est la foi » ; donc elle est plus qu'un moyen de saisir la justification. Mais le texte ne dit pas que le fondement c'est la foi, il dit au contraire très clairement que le fondement c'est Christ ! Actes XV, 9 « la foi purifie les cœurs » ne prouve pas qu'elle est la cause efficiente mais seulement la condition seule nécessaire pour que Dieu purifie, comme seul il justifie. Tous les textes des Pères cités par Bellarmin peuvent être expliqués de cette manière.

c) Enfin, et ce point est le plus important, la foi exige la rémission des péchés, et la mérite. Quand Jésus-Christ dit à la femme : « ta foi t'a sauvée », cela signifie que le salut est l'œuvre de la foi. Car qui dirait au mendiant lui tendant la main : « ta main t'a fait l'aumône ? » ou à un malade prenant avec sa main un remède : « ta main t'a guéri ? »

Ce serait là en effet une façon de s'exprimer bien extraordinaire, car on peut faire l'aumône à quelqu'un qui n'a pas de main. Mais Jésus lui-même ne pouvait sauver qui n'avait pas la foi. La foi c'est l'instrument qui saisit la grâce et seule elle peut le faire. Voilà en quoi elle est efficace ; et en quoi Jésus a pu dire à la femme : « ta foi t'a sauvée ». Mais malgré cette parole, cette femme a remercié non pas sa foi, mais Jésus-Christ qui a apporté gratuitement à sa foi le salut. Cette femme aurait eu beau

avoir cent fois plus de foi, si Jésus n'était pas venu, elle n'aurait pas été sauvée.

Même réponse au texte Rom. X, 13 ; on croit par le moyen de la prédication, on est justifié par le moyen de la foi, mais c'est Dieu qui donne et la foi et la justification.

Dans Hébreux XI sont cités des exemples d'hommes qui ont plu à Dieu par leur foi ; donc la foi est d'un grand prix et d'un grand mérite. D'un grand prix sans doute puisque sans elle point de justification, mais pourquoi d'un grand mérite puisqu'elle est un don de Dieu ? Comment l'homme pécheur peut-il oser s'attribuer quelque mérite en présence de Dieu ? Condition de la justification et rien de plus, voilà la foi. Mais nous aurons à y revenir au chapitre XXI où Bellarmin réfutera les arguments contre le mérite et la foi.

ANALYSE DU CHAPITRE XVIII

Reste l'argument final que Bellarmin ne fait qu'indiquer ici et qui fera l'objet des deux livres suivants :

a) La cause réelle de la justification n'est pas la

justice du Christ saisie par la foi ; c'est la justice réelle, inhérente, laquelle n'est pas saisie par la foi mais est « infusée par la grâce ». Il est vrai que l'acte de foi dispose à cette « infusion » mais les vertus y disposent également. Si on admet une telle justification, qui soit obtenue par infusion, il n'y a pas de raison pour faire de la foi seule la condition de la justification. C'est parce que les hérétiques ont une doctrine nouvelle de la justification qu'ils ont aussi une doctrine nouvelle de la foi justificante.

b) Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut. Or si elles sont nécessaires au salut, elles sont nécessaires aussi à la justification. Cet argument ne porte pas.

La justification, une fois saisie par la foi, produit nécessairement les bonnes œuvres ; si les bonnes œuvres disparaissent c'est que la foi est morte, la sève ne circule plus dans le tronc, de sorte qu'on est sauvé par les œuvres qu'a produites la foi ; mais on est justifié par la foi qui produira les œuvres. La présence des bonnes œuvres est le signe de la présence de la foi qui a justifié et qui sauvera.

ANALYSE DU CHAPITRE XIX

Les chapitres qui nous restent à examiner réfutent les arguments des hérétiques en faveur de

la foi seule, arguments tirés tous de l'Ecriture et des Pères, 6 de l'Ecriture et 1 de la tradition ecclésiastique.

a) Textes enseignant que l'homme est justifié *sans* les œuvres :

Rom. III, 26 et 27. « Où est donc le sujet de se glorifier ? Il est exclu. Par quelle loi ? Celle des œuvres ? Non, mais par la loi de la foi ; car nous estimons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi » Rom. IV, 2 « Car que dit l'Ecriture ? Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice » Galates II, 16. « Néanmoins, ayant connu que ce n'est pas par les œuvres de la loi, mais par la foi en Jésus-Christ, que l'homme est justifié, nous avons nous-mêmes cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que personne ne sera justifié par les œuvres de la loi. » Ephes. II, 8 « Car vous êtes sauvés par grâce par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. » Tite III, 5 « ... il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit. » Philip. III, 9 « et que je sois trouvé en lui ayant, non pas ma justice, celle qui vient de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui vient de Dieu moyennant la foi. »

Il faut savoir d'abord, dit Bellarmin, ce que l'apôtre entend par la loi des œuvres et la loi de la foi ; ensuite, quelle différence il y a entre la justice

de la loi et la justice *dans* et *par* la loi ; enfin ce que l'apôtre entend par œuvres.

a) Calvin, Chemnitz et autres sectaires prétendent que la loi des œuvres c'est la loi qui requiert les œuvres et que la loi de la foi, c'est la loi qui requiert la foi.

Il nous semble que cette explication est toute naturelle. Aussi Bellarmin se garde-t-il de la combattre directement.

Mais Augustin ne dit-il pas quelque part que la loi évangélique qui requiert surtout la foi, requiert aussi les œuvres et l'observation de tous les commandements et de tout le décalogue ? Donc Calvin, Chemnitz et autres sectaires, ont tort de ne pas mettre dans un texte ce qui n'y est pas contenu !

Bellarmin poursuit ainsi : « La loi des œuvres c'est la loi qui ordonnait sans aider, et la loi de la foi est celle qui obtient la grâce de faire ce que la loi des œuvres ordonne. La loi des œuvres donne la connaissance, la loi de la foi donne la pratique. Par la loi des œuvres Dieu nous donne des ordres, par la loi de la foi il nous donne la force de les accomplir. »

On ne saurait mieux dire et ceci est parfait. Calvin, Chemnitz et autres sectaires n'ont pas raisonné différemment : la loi évangélique ne requiert pas les œuvres pour nous justifier, mais en nous justifiant, elle donne le secours nécessaire pour accomplir les bonnes œuvres.

b) L'apôtre d'après Bellarmin, repousse comme inutile la justice « *ex lege* » c'est-à-dire les œuvres que les hommes font sans la grâce, car elles justi-

fient devant les hommes mais non devant Dieu ; mais l'apôtre requiert au contraire la justice *de la loi* ; c'est-à-dire les bonnes œuvres que la loi commande.

Admettons cette distinction. Il est évident que l'apôtre requiert en effet les œuvres de la loi mais non pour être justifié, puisque c'est la justification par la grâce et la foi qui seule permet l'accomplissement de ces œuvres. Comme Augustin que cite longuement Bellarmin, le dit très bien : ce n'est pas la libre volonté de l'homme, mais la volonté libérée par la grâce de Dieu, qui accomplit la loi.

c) Les œuvres pour les adversaires, c'est tout ce qui est accompli avant ou après la foi, et même la foi si on la considère comme une œuvre.

Or Saint-Augustin dans son traité de la grâce et du libre arbitre enseigne que cette sentence est tout à fait absurde et provient de l'ignorance de l'Ecriture. « La foi ne suffit pas si l'homme vit mal et n'a pas les bonnes œuvres. »

Ne suffit pas pour quoi ? Pour la justification ou pour le salut ?

Quelques catholiques même pensent qu'il faut entendre par les œuvres l'observation des cérémonies légales. Pour St Augustin les œuvres dont parle l'apôtre, ce sont les œuvres qui précèdent la foi. St Jérôme de même dans sa lettre à
Et ceci est un progrès.

Bellarmin veut, contre Chemnitz que l'homme puisse se glorifier des œuvres faites par la foi, par la grâce. Mais St Paul ne dit-il pas que tout ce que

nous avons, nous l'avons reçu et qu'il n'y a par conséquent pas lieu de s'en glorifier ? De même un texte d'Augustin cité à l'appui de sa thèse, la renverse au contraire : « L'apôtre dit que l'homme est justifié par la foi, non par les œuvres parce que d'abord la foi est donnée et par elle le reste est obtenu. » Jamais les Réformateurs n'ont parlé autrement ; foi, justification, *œuvres*.

Mais sa réponse à Chemnitz sur l'exemple d'Abraham est typique et mérite d'être citée intégralement. On jugera si c'est bien une réponse : « Il est vrai qu'Abraham, au temps dont parle l'apôtre, était né de nouveau et par la foi faisait beaucoup de bonnes œuvres : cependant lorsque l'apôtre dit qu'il a été justifié par la foi, non par les œuvres, il ne rejette pas les œuvres faites par la foi (!) mais il affirme que ces œuvres ne sont pas faites sans foi parce que si elles étaient telles, jamais elles ne l'auraient justifié (!) C'est pourquoi il exclut les œuvres qu'Abraham aurait pu ne pas faire par la foi. Car même ceux qui ont la foi, agissent parfois sans la foi, comme lorsqu'ils péchent ou lorsqu'ils font des œuvres purement morales sans rapport avec Dieu. »

Inutile d'insister, et le reste est de cette force. Il est évident que s'il est permis d'introduire dans les textes les plus simples tant de choses étrangères, on peut à la fois nier et affirmer tout ce que l'on voudra.

Sa réponse à l'objection de Chemnitz tirée des Philippiens III est au contraire bonne et il y a là

une fin de chapitre vraiment éloquente où il refuse d'identifier les bonnes œuvres fruits de l'Esprit saint, aux œuvres que St Paul a regardées comme des balayures et il termine par ces mots à l'adresse de Chemnitz, cet hérétique si prompt au blasphème : « Que Chemnitz aille donc se plaindre de ce que nous l'appelons un ennemi des bonnes œuvres. » Avouons que pour une fois Chemnitz était dans son tort.

ANALYSE DU CHAPITRE XX

B) Textes où la foi est nommée seule : « Ta foi t'a sauvé. » — « Crois et tu seras sauvé. » — « Il a donné pouvoir d'être faits enfants de Dieu à ceux qui croient en son nom. » — « Celui qui croit au fils a la vie éternelle. » — « Justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. ».

Bellarmin nie qu'il faille conclure de ces textes que la foi seule justifie. En effet, dit-il, d'autres vertus sont aussi nommées seules : « ses nombreux péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé. » etc. Et il s'étonne que personne ne conclue de ces textes ou d'autres de ce genre, que l'amour seul, par exemple, justifie.

Oui, mais l'amour n'existe point sans la foi, tandis que la foi engendre l'amour.

Quand l'Ecriture, dit Bellarmin, attribue un effet tantôt à une cause, tantôt à une autre, elle entend qu'il y a plusieurs causes mais ne dit pas qu'une suffit à produire l'effet. Et si l'apôtre attribue la justification plus souvent à la foi qu'à l'amour, cela se comprend fort bien, c'est que, dit le Concile de Trente la foi est le « commencement de la justification gratuite. » Par elle, Dieu commence l'édifice spirituel dans l'âme de l'homme, par elle, il commence à guérir la maladie du péché, à cultiver le champ du cœur, à ouvrir la route vers le port du salut.

Mais Jean Calvin dans son Antidote du Concile trouve cette explication puérile et y voit une erreur manifeste. La foi n'est pas seulement le commencement de la justification, elle est la justification même. Ce qu'il prouve par les passages : Romain I, 17 « Car la justice de Dieu y est révélée par la foi et pour la foi, selon ce qui est écrit : le juste vivra par la foi. » — Habacuc II, 4 « Mais le juste vivra par sa foi » — et Genèse XV, 6 « Et Abram crut à l'Eternel, qui lui imputa cela à justice. »

Réponse : En croyant insulter le Concile de Trente, Calvin insulte impudemment St Augustin et toute l'antiquité qui voient dans la foi la « racine » des bonnes œuvres.

Mais Calvin aussi voit dans la foi la racine : supprimez tout le reste, la racine produira une nouvelle tige, supprimez la racine, tout meurt. Toute la

sève, toute la vie qui circule dans la dernière feuille de la dernière branche, vient de la racine. Toute la force justificante des bonnes œuvres vient de la foi qu'elles manifestent et qui les produit.

Que Calvin, s'il l'ose, ajoute Bellarmin, se moque de St Augustin comme du Concile de Trente, lui qui le prend pour son patron.

Mais Calvin n'a nullement envie de le faire. Que l'église s'en tienne à St Augustin et il sera satisfait.

ANALYSE DU CHAPITRE XXI

C) Troisième argument tiré des passages où il est dit que l'homme est justifié gratuitement. Romains, III, 23 « et qu'ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. » — Romains, IV, 3 « Car que dit l'Ecriture ? Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice » — Romains, XI, 6 « Mais si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres ; autrement la grâce ne serait plus une grâce » — Ephés. II, 8 « Car vous êtes sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu. »

Bellarmin répond : la particule *gratuitement* peut être entendue de deux façons :

a) Elle exclut le mérite « de condigno » mais pas « de congruo ». Les œuvres ne méritent pas absolument la justification, elles y aident !

b) Elle exclut les œuvres faites avec les seules forces naturelles mais non les œuvres qui viennent après.

C'est vrai, elle ne les exclut pas puisque la justification doit produire ces œuvres mais la justification vient avant elles, c'est élémentaire, et si elle vient avant, ce n'est pas elles qui la produisent.

« Tu n'as rien fait de bon, dit St Augustin dans sa préface au psaume XXXI, et la rémission des péchés t'est accordée ».

Ici Bellarmin trouve des contradictions même chez les auteurs catholiques comme Dominique de Soto, qui ne veulent pas même de son mérite « de congruo ». Il s'applique longuement à les convaincre. Et il conclut : Tous les textes qui enseignent la justification gratuite de l'homme, signifient qu'il n'y a pas de mérite avant le don de la foi, nous ajouterons, nous, parce que les textes le disent : avant le don de la justification.

ANALYSE DU CHAPITRE XXII

d) Quatrième argument tiré des textes qui enseignent que tous ceux qui croient sont justifiés et sauvés : Jean III, 16. « Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ». Actes, X, 43 « Tous les prophètes rendent de lui ce témoignage, que quiconque croit en lui reçoit par son nom la rémission de ses péchés ». Actes, XIII, 39 « et tout ce dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit en est justifié par lui ». Rom., I, 16 « Car je n'ai point honte de l'Evangile : il est la puissance de Dieu, pour le salut de tout croyant ». Rom., X, 11 « En effet, l'Ecriture dit : Quiconque croit en lui ne sera point confus. » I Jean, V, 1 « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu. »

Bellarmin répond à ces textes que la particule *tous* peut être entendue négativement : personne n'est justifié sans la foi. Et il emprunte une similitude à St Augustin tirée de son livre sur la prédestination des saints au chapitre 8 :

Dans une ville il n'y a qu'un professeur de grammaire ; si l'on dit que tous dans cette ville apprennent la grammaire avec lui, cela ne signifie pas que

tous les habitants de la ville apprennent la grammaire, mais que tous ceux qui l'apprennent, l'apprennent avec ce professeur. La foi est nécessaire, mais il peut être exigé autre chose encore.

La particule *tous* peut signifier aussi les diverses races humaines : juifs, grecs, etc..., doivent avoir la foi pour être sauvés.

Enfin la particule *tous* peut s'appliquer aux seuls croyants mais ne signifie pas pourtant que la foi suffit, elle signifie seulement que la foi justifie et sauve si « le reste » ne fait pas de défaut. Car la même expression se retrouve à propos de l'espérance, de l'humilité, de la prière, de l'obéissance, etc. et pourtant on n'en conclut pas que l'espérance, l'humilité, suffisent au salut.

A quoi nous répondons comme précédemment ; la foi produit l'espérance, l'humilité, etc..., et celles-ci, au contraire, impliquent la foi et ne la produisent pas.

ANALYSE DU CHAPITRE XXIII

e) Cinquième argument tiré des textes qui enseignent l'efficacité de la parole de Dieu : Psaume

CVII, 20 « Il a envoyé sa parole, et il les a guéris, et les a retirés de leurs tombeaux. » Jean XV, 3 ; « Vous êtes déjà nets, à cause de la parole que je vous ai annoncée. » Rom. I, 16 ; « L'Evangile est la puissance de Dieu, pour le salut de tout croyant. » I Corinth. XV, 1 ; « Je veux, frères, vous faire souvenir de l'Evangile que je vous ai annoncé et que vous avez reçu, dans lequel aussi vous persévérez et par lequel vous êtes sauvés. » Jacques I, 21 ; « Recevez avec douceur la parole qui a été plantée en vous, et qui peut sauver vos âmes. »

Ici c'est Luther qu'il attaque et qu'il essaie de mettre en contradiction avec Melanchthon et Chemnitz, en lui faisant dire qu'il y a un mérite dans la foi, ce que Luther n'a jamais fait. Et il se tire d'affaire, suivant son habitude en mettant dans les textes ce qui ne s'y trouve nullement à savoir que la parole de Dieu est efficace *si* elle est reçue dans un cœur converti faisant de bonnes œuvres, comme si ce n'était pas Dieu qui doit d'abord convertir.

ANALYSE DU CHAPITRE XXIV

f) Dernier argument tiré des textes de l'Ecriture qui enseignent que la promesse est abolie si elle

est saisie par les œuvres et non par la foi seule. Rom. IV, 14. « Car si ce n'est de la loi que vient l'héritage, la foi et rendue vaine, et la promesse devient sans valeur ; » 16. « C'est donc par la foi, afin que... la promesse soit assurée. » Galates III, 22 ; « ... afin que ce qui avait été promis fut donné par loi en Jésus-Christ à ceux qui croient. » V, 4 ; « Christ vous devient inutile, à vous tous qui vous justifiez par la loi ; vous êtes déçus de la grâce. »

Bellarmin se contente de répondre qu'il a déjà répondu.

ANALYSE DU CHAPITRE XXV

Argument tiré de la tradition des anciens Pères.

Bellarmin constate que les hérétiques ne font pas grand cas des Pères quand ils sont en désaccord avec eux, mais qu'ils s'en servent avec empressement quand ils les croient en contradiction avec les catholiques. — Hélas ! cela est très humain.

Puis notre auteur explique les passages d'Origène, d'Hilaire, de Basile, Ambroise, Chrysostôme, Augustin, Cyrille d'Alexandrie, Léon, Théophylacte, Bernard, dans lesquels ces écrivains affirment la justification par la foi *seule*, avec cet adjectif bien en vue.

Bellarmin avoue que ces textes disent que la foi seule justifie, mais pas dans le sens des réformateurs. Il est vrai, dit-il, que la foi justifie seule, c'est-à-dire sans ceci ou sans cela, — mais pas sans — autre chose.

Ce qui revient à dire : la foi seule justifie, mais la foi ne justifie pas seule. Que d'autres essaient d'expliquer cette contradiction. Pour nous, nous nous en tenons au sens clair des Ecritures et à l'expérience religieuse de tous les pays, de tous les siècles et de toutes les âmes tourmentées par la soif et l'expérience de la vérité produisant la certitude du salut.

CONCLUSION

La foi seule justifie, parce qu'elle nous met en possession de la grâce justifiante de notre Dieu. La foi seule a justifié le brigand sur la croix qui n'a pu accomplir aucune œuvre avant d'être sauvé. La foi seule justifie.

On peut donc être justifié tout de suite, on peut avoir la certitude du pardon et du salut.

On n'a plus à se demander : Ai-je assez fait, suis-je sauvé ? On peut entonner le chant de délivrance.

Les Réformateurs ont mis en pleine lumière la bonne nouvelle qui constitue l'Évangile, ils ont rendu la paix aux consciences troublées.

Quand on a compris une fois l'importance, la grandeur, la beauté du grand principe protestant : la justification par la foi, toutes les arguties, toutes les subtilités de la théologie ne peuvent rien contre cette certitude intérieure ; Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, non pas les hon-

nètes gens, non pas les membres d'une église quelconque, non pas ceux qui feront telle ou telle chose, admettront telle ou telle doctrine, mais les pécheurs qui se détourneront du mal et qui croiront au Sauveur pour faire le bien, pour marcher sur le chemin de la sanctification et de la vie éternelle.

La foi seule justifie, et parce qu'elle justifie, parce qu'elle ôte de dessus nos épaules le poids écrasant du péché, la peur de la condamnation, parce qu'elle nous fait enfants de Dieu, elle nous donne la joie parfaite, elle nous permet de commencer une vie nouvelle, une vie de communion intime avec Dieu redevenu notre Père et avec Jésus-Christ notre Sauveur!

Vu :

Le Président de la Souvenance

EUG. EHRLHARDT.

Vu :

Le Doyen

E. MÉNEGOZ.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris :

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION.	5
ANALYSE DU CHAPITRE XII.	11
ANALYSE DU CHAPITRE XIII.	13
ANALYSE DU CHAPITRE XIV.	18
ANALYSE DU CHAPITRE XV.	21
ANALYSE DU CHAPITRE XVI.	24
ANALYSE DU CHAPITRE XVII.	27
ANALYSE DU CHAPITRE XVIII.	30
ANALYSE DU CHAPITRE XIX.	31
ANALYSE DU CHAPITRE XX.	36
ANALYSE DU CHAPITRE XXI.	38
ANALYSE DU CHAPITRE XXII.	40
ANALYSE DU CHAPITRE XXIII.	41
ANALYSE DU CHAPITRE XXIV.	42
ANALYSE DU CHAPITRE XXV.	43
CONCLUSION	45

